

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Additional comments:
Commentaires supplémentaires:

Coloured pages/
Pages de couleur

Pages damaged/
Pages endommagées

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Pages detached/
Pages détachées

Showthrough/
Transparence

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Continuous pagination/
Pagination continue

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from:
Le titre de l'en-tête provient:

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
									✓		

FEUILLETON ILLUSTRÉ

PARAISSANT LE JEUDI

\$1.00 PAR ANNÉE.

MORNEAU & CIE., ÉDITEURS

2 CENTS LE NUMÉRO

UNE VENGEANCE DE PEAU-ROUGE

SECONDE PARTIE.

XIV

La crise cette fois avait été longue, cependant, peu à peu le général reprit possession de ses facultés physiques et morales ; en même temps que les forces lui revenaient, les ténèbres qui couvraient son esprit se dissipaient.

— Ah ! murmura-t-il, je suis mieux maintenant, je me sens un tout autre homme.

Il retourna alors dans son cabinet.

Il portait la tête haute et marchait d'un pas ferme.

— La colère est mauvaise conseillère, dit-il, procédons froidement, mais sûrement, quels dégâts j'ai fait, et tout cela pour



... le général de Tordesillas était debout devant la porte du corridor.

Il se releva en chancelant.

— Est-ce que je deviendrais fou ? murmura-t-il. Oh ! non, ça ne saurait être, je veux me venger ! ma vengeance, il me la faut ! après !... Eh bien après que m'importe !

Il traversa tout son appartement en s'appuyant aux meubles, entra dans son cabinet de toilette et à plusieurs reprises, il se plongea la tête dans l'eau froide, puis il y baigna ses bras jusqu'au-dessus du coude, et avec une éponge il se frotta la poitrine de cette eau glacée qui le faisait frissonner.

Ces douches d'eau glacée firent un bien extrême au général, elles lui rendirent ses forces, calmèrent ses nerfs, qu'elles détendirent et lui rendirent son énergie et toute sa lucidité d'esprit.

rien, ajouta-t-il avec amertume en jetant les yeux autour de lui.

Il lança un regard railleur du côté de la porte, s'assit à sa table, ouvrit un tiroir, en retira une petite caisse de fer-blanc et l'ouvrit avec précaution.

Cette caisse contenait de la poudre.

— Il s'agit de faire un serpenteau, dit-il.

Il prit une serviette et la déchira dans toute sa longueur.

Mais, au même instant, il entendit des pas rapides dans le corridor.

En un tour de main il fit disparaître la serviette et la caisse de poudre, sous des papiers amoncelés, et il se leva.

Au même instant un officier parut.

— Général, venez vite, s'écria-t-il.

— Que se passe-t-il donc ? demanda le général.

— Regardez, général ! reprit l'officier en ouvrant une fenêtre.

Le général regarda.

— Oh ! les démons, s'écria-t-il.

Et oubliant tout pour ne plus songer qu'au danger pressant, qui lui était révélé, le général, soldat et chef de parti avant tout, s'élança dans le corridor suivi de l'officier, en s'écriant d'une voix de tonnerre :

— Ne te réjouis pas, démon ! je reviendrai bientôt !

L'officier regarda son chef avec surprise, ne comprenant rien à cette singulière exclamation.

A peine les deux hommes avaient-ils disparu que le corps de bibliothèque tourna lentement sur lui-même, la porte secrète s'ouvrit et Oregano montra sa face de chacal.

Il regarda attentivement autour de lui, puis il franchit le seuil en disant à voix basse :

— Il n'y a personne, vous pouvez entrer.

Cinq hommes parurent alors à la file l'un de l'autre.

Ces cinq hommes étaient, don Estevan, don Jose, Sidi Muley, Ouchillo et Camacho.

Derrière eux, le corps de bibliothèque reprit sa place.

— Pourvu qu'il ne soit pas trop tard ! dit tristement don Estevan.

— Non, dit vivement don Jose : vois, la porte n'est point brisée encore.

— C'est vrai ! s'écria don Estevan et s'élançant vers la porte ! C'est moi, Estevan ; ouvrez ! ouvrez vite, Angela ! nous venons vous sauver.

Un cri de joie se fit entendre dans la chambre.

La porte s'ouvrit avec fracas, et la jeune fille tomba à demi évanouie dans les bras de don Estevan.

— Ah ! s'écria don Estevan, avec une joie délirante ; béni soit Dieu, elle est sauvée !

— Pas encore ! cria une voix rauque.

Tous se retournèrent, le général de Tordesillas était debout devant la porte du corridor.

XV

Dès qu'il fut hors du palais, Peters Batt respira à pleins poumons, comme un nageur qui revient sur l'eau après une longue immersion.

Il était seul dans une ruelle, où les bruits de l'émeute n'arrivaient que faiblement à son oreille ; il réfléchit, non pas au moyen de s'acquitter de la mission que lui avait confiée don Lope de Tordesillas, cette pensée ne lui vint même pas, mais à ce qu'il lui convenait de faire pour mettre au plus vite en sûreté la fortune imprévue, que le hasard lui avait jetée en pâture.

Les circonstances le favorisaient. grâce aux événements politiques, il lui était facile d'aller prendre à l'hôtel de la calle Primera Monterilla, ses effets les plus précieux, ses économies, certains menus bijoux et puis acheter un cheval et partir au plus vite de Mexico pour la Vera-Cruz.

Ce plan était simple et d'une réussite certaine.

Peters Batt tourna à gauche et se dirigea d'un pas rapide vers la calle Primera Monterilla, mais tout à coup il s'arrêta en

se frappant le front, une idée qu'il croyait lumineuse venait de traverser son esprit.

Décidément il était en veine de bonnes idées : don Luis-Perez adorait sa sœur, il ferait sans hésiter les plus grands sacrifices pour la retrouver : en lui révélant où elle se trouvait, Peters-Batt était certain d'une riche récompense ; sans compter qu'en maintenant qu'il savait le secret du coffre-fort du général de Tordesillas, il profiterait de l'occasion pour faire d'une pierre deux coups, en s'appropriant le contenu de ce bienheureux coffre-fort, et découplerait ainsi sa fortune.

Aussi, sans plus songer pour le moment à la calle Primera Monterilla, le Prussien obliqua à droite, et se dirigea résolument vers la maison de la plaza de Neocatlan, où il arriva vingt minutes plus tard, il avait fait diligence. Le général B... et ses amis réunis en conseil, arrêtaient entre eux les dernières dispositions de leur plan d'attaque.

Ce fut Sidi Muley qui ouvrit la porte de la maison à Peters-Batt ; c'était mal débiter.

L'ex-spahis écouta l'espion d'un air railleur, il le fit monter au premier étage et l'introduisit dans un salon, où il lui dit d'attendre.

Peters Batt fit la grimace ; il ne se dissimulait pas que son début était malheureux.

L'espion demoura seul ainsi, et comme oublié pendant près d'une demi-heure ; le temps lui semblait long, ces délais l'inquiétaient sans qu'il comprit pourquoi ; enfin un grand bruit de chaises remuées et de fourreaux de sabres traînant sur le parquet, suivi d'un bruit de pas se rapprochant rapidement, lui annonça que quelque chose de nouveau allait avoir lieu.

L'espion entendit avec un certain battement de cœur passer plusieurs personnes devant la porte du salon dans lequel il se tenait, puis cette porte s'ouvrit tout à coup et deux hommes entrèrent.

Ces deux hommes étaient don Luis, ou plutôt don Pedro de Luna et don Estevan de Sandoval.

Les deux jeunes gens semblaient préoccupés, ils avaient le front soucieux, les sourcils froncés, le visage un peu pâle, mais leur physionomie était empreinte d'une expression d'indomptable volonté.

— Ah ! c'est vous ! dit don Pedro, en reconnaissant l'espion et lui lançant un regard de travers ; que diable venez vous faire ici ?

Cette façon d'entamer l'entretien n'avait rien d'encourageant. Peters Batt se raidit et brûlant comme Cortez ses vaisseaux du premier coup :

— Je viens vous rendre un immense service, répondit-il nettement.

— Hein ! quoi ? me rendre un immense service ? fit-il avec incrédulité en le toisant des pieds à la tête.

— Oui, Seigneurie, reprit froidement l'espion.

Don Pedro allait répondre ; don Estevan l'arrêta en lui disant avec son accent le plus railleur :

— Écoutez ce digne Tedesco, ami, il n'est pas pour rien né en Poméranie, il sait naviguer contre vent et marée et surtout pêcher en eau trouble.

— Mais cet homme est l'âme damnée du général de Tordesillas, ne le savez-vous pas ? répliqua don Pedro avec dégoût.

— J'ai quitté le service du général, se hâta de dire l'espion.

— Bravo ! s'écria don Estevan en ricanant, je l'aurais deviné : les rats abandonnent les navires qui sombrent, il faut que

notre ennemi soit bien bas, pour que ce drôle vienne ainsi vous faire des propositions, après, sans doute, avoir trahi et probablement volé son constant protecteur. Ecoutez le donc, il doit y avoir profit pour nous-mêmes dans les confidences intéressées que veut vous faire ce misérable.

Peters Batt pâlit et se sentit deviné, il déplora intérieurement la faute qu'il avait commise en venant ainsi trouver ces trop clairvoyants ennemis, cependant il fit bonne contenance.

— Je ne suis poussé, dit-il d'une voix ferme, par aucune raison d'intérêt, mais simplement par un sentiment de justice et le loyauté.

— Voilà qui est trop beau pour être vrai, dit avec ironie l'implacable chef des Cortacaminos.

— En somme, que voulez-vous ? parlez et faites vite, je n'ai pas de temps à perdre avec vous, dit don Pedro avec hauteur.

— Vous ne regretterez pas les quelques minutes que vous m'accorderez, señor ; je viens vous révéler un secret que seul je possède ; je sais où est cachée en ce moment dona Carmen Perez, votre sœur, Seigneurie ; je puis, si vous le désirez, vous conduire à l'endroit où elle a été transportée par ses ravisseurs.

— Vous savez où est dona Carmen ? s'écria vivement don Pedro.

— Oui, Seigneurie.

— Ce doit être un piège ; fit don Estevan, ce misérable est la trahison incarnée.

— Je suis en votre pouvoir, je vous conduirai moi-même, si je mens vous me tuerez, dit froidement l'espion.

— S'il disait vrai, cependant ? fit don Pedro en échangeant un regard avec son ami.

— On peut voir, dit don Estevan ; en s'adressant à Peters Batt : Où est dona Carmen ?... lui demanda-t-il.

— Au palais de la Présidence, répondit l'espion : enfermée dans la chambre d'Oregano.

— Le général de Tordesillas le sait-il ? l'a-t-il vu ?

— Il le sait, mais il n'a pas encore vu cette dame.

— Voilà qui est bien extraordinaire ? dit don Estevan avec incrédulité.

— C'est extraordinaire, en effet, dit Peters Batt, mais cela est ainsi que je vous l'ai dit, dona Carmen est enfermée : le général de Tordesillas a les clefs des deux portes, cela est vrai, mais...

— Mais ? s'écria don Pedro.

— Ces deux portes sont garnies de verrous intérieurs que dona Carmen a eu soin de tirer pour se mettre à l'abri des visites.

— Bon ! cet obstacle n'arrêtera pas ce misérable ! s'écria curieusement don Pedro, il les brisera.

— Peut-être, Seigneurie, les portes sont solides, et en ce moment je crois que le général a autre chose à faire de plus pressant.

— Par qui ma sœur a-t-elle été enlevée, demanda impérieusement don Pedro.

— Par le général de Tordesillas, répondit l'espion avec son habituelle impudence.

— Ne jouons pas sur les mots, dit don Estevan, en fronçant le sourcil ; le général a donné l'ordre, c'est probable, mais par qui cet ordre a-t-il été exécuté ? voilà ce que nous voulons savoir ?

— Je l'ignore, répondit-il ; mais que vous importe, puisque je m'engage à vous conduire sûrement près de cette dame et de la sauver ?

— Qu'en pensez-vous ? demanda don Estevan à son ami.

Sur ces entrefaites, une porte du salon s'ouvrit, et dona Mercedes entra.

D'abord étonnée de voir du monde dans ce salon qu'elle croyait désert, la jeune femme fit un mouvement pour se retirer, mais tout à coup son regard tomba sur Peters Batt, qui avait machinalement tourné la tête de son côté, dona Mercedes tressaillit, un éclair jaillit de sa prunelle, et s'avancant vivement vers les deux hommes :

— Que fait ici ce misérable ? s'écria-t-elle d'une voix tremblante d'émotion.

— Il vient nous proposer de sauver ma sœur, dont il connaît, dit-il, la retraite, répondit don Pedro.

— Lui ? fit-elle avec un éclat de rire nerveux, en effet, mieux que personne il doit la connaître ; c'est lui qui l'a enlevée ! Oh ! je ne me trompe pas, je l'ai vu d'assez près pour le reconnaître !

L'espion, vaincu par cette révélation terrible et se sentant perdu, s'était jeté à genoux.

— Grâce ! s'écria-t-il en pleurant, j'obéissais malgré moi aux ordres de mon maître, je suis venu pour réparer ma faute.

— Oh ! s'écria don Pedro avec dégoût.

— Holà, quelqu'un ! s'écria don Estevan.

Probablement Sidi Muley se tenait aux aguets, car il entra aussitôt suivi de Camacho, Cuchillo, Oregano et Aramburi.

— Emparez-vous de ce misérable ! s'écria don Pedro.

— Et fouillez-le avec soin, ajouta don Estevan, le contenu de ses poches doit être intéressant à inventorier.

Mais l'espion bondit sur ses pieds, il jeta autour de lui un regard de tigre aux abois, et se ramassant sur lui-même, il bondit sur dona Mercedes, qu'il saisit à la gorge, et levant un poignard :

— Ah ! chienne ! s'écria-t-il, tu mourras avant moi ! je ne tomberai pas sans vengeance !

Il renversa la jeune femme à demi évanouie, et roula sur le parquet avec elle.

Cette attaque avait été si brusque et si imprévue, que tous les assistants, frappés de stupeur, étaient demeurés immobiles ; c'en était fait de la jeune femme, rien ne pouvait la sauver, lorsque tout à coup, par la porte restée ouverte, Diamant bondit, rapide comme l'éclair, et se rua sur le bandit avec fureur.

Dona Mercedes était sauvée.

Peters Batt, saisi à la gorge par le redoutable molosse, se débattait en vain pour se soustraire à sa furieuse étreinte ; il leva son poignard et voulut le plonger dans le corps du chien, mais cette dernière vengeance lui échappa encore.

D'un revers de son machete, Sidi Muley lui abattit le poignet en criant :

— Ah ! tu veux assassiner Diamant ! attends, bandit !

L'espion poussa un rugissement de douleur et s'évanouit.

Don Pedro et don Estevan s'empressaient auprès de dona Mercedes ; lorsque la jeune femme fut revenue à elle, son premier mot fut une prière en faveur du misérable assassin.

— Pardonnez-lui, dit-elle.

— Lui pardonner, rugit don Pedro ; non, non ! l'heure de la clémence est passée ! justice sera faite.

— Ma sœur ! Angela ! reprit-elle en sanglotant.

— Je la sauverai, moi ! je vous le jure, señora ! s'écria Oregano avec élan.

Don Estevan lui dit en quelques mots ce que l'espion avait raconté.

— C'est bien, reprit-il, j'en sais assez ; je connais cette porte

secrète, nous entrerons malgré tout dans le palais, senora ; plus que jamais, je m'engage à sauver dona Angela ! dit Oregano.

— Oh ! si vous faites cela ! s'écria-t-elle.

— Je le ferai, senora, je vous le promets sur mon salut éternel.

— Ah ça ! que faisons-nous de ce drôle ? demanda Sidi Muley ; voyez, senoras, il est farci de billets de banque ; ce n'est pas un homme, c'est un galion ; les voici, et il les posa sur une table.

— Le prix de toutes ses trahisons, dit don Pedro avec dégoût ; cet or me salirait les mains.

— Partagez-le entre vous, dit don Estevan, il vous appartient.

Un frémissement de joie secoua les six hommes.

— Quant à ce misérable, enlevez-le et suivez-moi. Au revoir, Pedro, je vais sauver dona Angela, pas un mot à ce sujet, vous savez quelle tâche vous avez à remplir : faites votre devoir, je ferai le mien.

— Cependant... voulut dire don Pedro.

— Laissez-le fuir, dit dona Mercedes avec un radieux sourire.

Et elle ferma avec un baiser la bouche de son mari.

— Soit, je compte sur vous, frère ! je pars, dit don Pedro, bientôt, je l'espère, vous et moi nous aurons réussi.

Don Pedro quitta alors le salon suivi de dona Mercedes qui, avant de se retirer, dit à don Estevan, en se penchant vers lui avec un fin sourire :

— N'est-il pas juste que ce soit vous qui la sauviez !

— Oh ! madame, murmura-t-il, vous avez toutes les délicatesses du cœur.

Cependant Peters Batt était dans un état affreux ; tout son corps n'était plus qu'une plaie ; si l'ex-spahis l'avait laissé faire, Diamant l'aurait dévoré tout vivant.

Don Estevan fit un signe, Camacho et Cuchillo s'emparèrent de l'espion, l'enlevèrent dans leurs bras, et, accompagnés de leurs camarades, ils suivirent le jeune homme.

Celui-ci descendit dans le jardin.

Arrivé à une espèce de clairière située au milieu des taillis les plus fourrés, don Estevan s'arrêta :

— Arrêtez-vous, dit-il ; jetez ce drôle à terre, nous allons le lyncher à la mode des prairies.

— C'est ça, dit Sidi Muley avec conviction.

— Traisons-le en Peau-Rouge, dit Camacho.

— C'est une idée, ajouta Aramburi.

— Ce n'est rien que de tuer un espion, dit sentencieusement Navaja, il faut qu'il souffre longtemps.

— Il faudrait inventer quelque chose ! dit Cuchillo.

— Je m'en charge, conclut Oregano.

Don Estevan sourit.

— A la bonne heure ! dit-il.
Peters Batt avait repris connaissance, il écoutait en frémissant cette conversation cruelle dont il faisait tous les frais.

— Voyez ces quatre jeunes arbres assez rapprochés l'un de l'autre, reprit don Estevan, voici ce que nous allons faire, vous courbez ces quatre jeunes arbres jusqu'à terre, vous attacherez ce misérable par les quatre membres, puis vous laisserez les arbres se relever, le misérable appellera longtemps la mort avant qu'elle daigne lui répondre.

— L'idée est jolie, dit Sidi Muley avec enthousiasme ; si telle était la récompense de tous les espions, il y en aurait moins.

— Beaucoup moins, dit Aramburi gravement.

Les bandits éclatèrent de rire.

— Pardon, Seigneurie, dit Oregano, l'idée est très belle mais avec votre permission elle n'est pas complète !

— Ah ! ah ! dit le jeune homme en souriant, tu as trouvé quelque chose de plus.

— Oui, Seigneurie, dit-il, en lui présentant un pot de grès qu'il avait pris en passant dans la cuisine et que jusque-là il avait dissimulé sous son manteau : j'ai trouvé ce pot de miel, la chaleur est insupportable, ce pauvre diable est très fort blessé, le miel le rafraîchira.

— Allons, dit don Estevan avec un sourire cruel, je vois que tu es un vrai Indien : ta trouvaille est Excellente, à l'œuvre !

Diamant avait suivi la petite troupe ; assis sur son train de derrière, il dressait les oreilles et suivait du regard tous les mouvements des Cortacaminos.

En un instant, Peters Batt, malgré ses cris et ses prières, fut dépouillé de tous ses vêtements et enduit de miel des pieds à la tête, cela fait, on l'attacha solidement par les bras et les jambes aux quatre arbres pliés de force, puis sur un signe de don Estevan, on laissa les arbres se redresser brusquement.

L'espion poussait des cris horribles.

— La loi de Lyach, dit froidement don Estevan ; ainsi périssent tous les traîtres et les espions ! mais, ajouta-t-il, qui laisserons-nous ici pour assurer le succès de l'exécution ?

— Regardez, Seigneurie, dit Sidi Muley.

Diamant avait été se coucher au centre des quatre arbres.

— Bien, dit don Estevan, nous pouvons partir.

Peters Batt endura une torture horrible qui ne cessa que très tard dans la nuit ; le misérable fut dévoré tout vivant par les abeilles, les moustiques et les fourmis rouges ; lorsque le lendemain, on revint dans la clairière, un hideux squelette blanc et poli, comme s'il eût été jeté là depuis des années, gisait par morceaux sur le sol ; le chien n'avait pas abandonné son poste ; plusieurs fois, on était venu, attiré par les cris épouvantables du supplicié, le chien avait grondé d'une façon si menaçante, que nul n'avait osé approcher ; mais le lendemain, il assista, en remuant la queue et donnant les marques de la joie la plus vive, à l'enfouissement des restes hideux de l'espion, que son avarice avait perdu.

Aussitôt après l'exécution de l'infortuné Peters Batt, sur le compte duquel nous n'avons pas le temps de nous attendrir, les sept hommes étaient partis sans rentrer dans la maison, mais en passant par la brèche qui n'avait pas été rebouchée.

Ils se dirigèrent vers le palais.

En ce moment la bataille était engagée sur toute la ligne.

Malheureusement tous les efforts des insurgés s'étaient jusque-là brisés contre la redoute qu'ils avaient eu la malencontreuse idée de construire et qu'ils ne réussissaient pas à reprendre.

Cette redoute était devenue la clef de la bataille ; elle prise, les partisans du général de Tordesillas étaient vaincus, mais il fallait la prendre.

Le général B... se désespérait ; en vain donnait-il l'exemple et s'exposait-il comme le dernier de ses amis, la redoute résistait elle semblait imprenable.

Le découragement s'emparait peu à peu des insurgés, l'heure s'avangait, il fallait en finir à tout prix, mais comment ? le général B... était sur le point d'ordonner un assaut général, lorsque don Pedro de Luna s'approcha de lui, dona Mercedes l'accompagnait, elle n'avait pas voulu se séparer de son mari.

— Général, lui dit-il, la bataille est perdue, mais nous pouvons vaincre encore; je réponds du succès; si vous me laissez agir et me donnez carte blanche, avant dix minutes, nous serons maîtres de la redoute et de la grande barricade.

— Faites, don Pedro de Luna Perez y Sandoval, répondit le général à haute voix, j'ai foi en vous, je me confie en votre honneur.

— Merci, général, je ne tromperai pas votre espoir, souvenez-vous seulement des noms que vous m'avez donnés devant tous.

— Noms qui sont les vôtres et que désormais vous porterez hautement.

Don Pedro s'inclina, il appela don Jose et don Fabian, s'entretint pendant quelques instants à voix basse avec eux, puis les deux jeunes gens s'éloignèrent chacun d'un côté différent.

Une demi-heure plus tard, par les barricades éventrées à dessein sortirent de chaque côté de la place, c'est-à-dire par les quatre angles, plusieurs énormes charrettes chargées de foin et de paille mouillés, d'où s'élevaient des tourbillons d'une fumée épaisse et suffocante.

Ces charrettes étaient poussées par des mains invisibles, toutes vers le même centre, c'est-à-dire vers la redoute.

En un instant, la Plaza Mayor fut si pleine de fumée que tout disparut, à deux pas ou ne se voyait pas; il n'y avait pas un souffle dans l'air, la fumée ne s'élevait pas, elle formait un immense rideau, sur les flancs de chaque charrette couraient des troupes de tirailleurs, groupés de façon à offrir très peu de surface.

Ces tirailleurs, que rien n'arrêtait et qui disparaissaient complètement dans la fumée, étaient des Cortacaminos, ayant à leur tête don Pedro, don Jose, don Fabian et don Andrés Bravo.

Dona Mercedes marchait auprès de son mari; soudain elle aperçut Camacho près d'elle.

— Ah! senora, dit le bandit, où est don Luis?

— Ici près de moi?

— Que me veut-on? demanda don Pedro en s'approchant.

— Pardon, Seigneurie, dit Camacho en riant, mais les ténèbres sont si complètes.

— Parlez! parlez, dit vivement le jeune homme.

Camacho lui dit quelques mots à voix basse.

Don Pedro tressaillit; sans répondre, il porta à ses lèvres le sifflet d'or qu'il portait pendu au cou. Don Jose arriva au galop, car les officiers étaient à cheval.

— Deux cents hommes, des nôtres, tout de suite, dit don Pedro.

Don Jose tourna bride; cinq minutes plus tard, on entendit un coup de sifflet, don Pedro répondit.

Presque aussitôt on vit reparaître don Jose. Trois troupes de Cortacaminos le suivaient.

Voici trois cents hommes commandés par El Rubio, Matareis, El Tacano, Angel Crotal et Boehica, je réponds d'eux, est-ce assez?

— C'est plus que suffisant, Seigneurie, dit Camacho.

— Alors, au revoir et bonne chance.

— Et vous de même, Seigneurie; en avant, compagnons! cria Camacho.

Les trois cents Cortacaminos se perdirent bientôt dans la fumée, dona Mercedes les accompagnait.

— Je vais avec vous, avait dit dona Mercedes à Camacho.

— Venez, senora, avait répondu simplement Camacho.

La jeune femme avait dit deux mots bas à son mari et elle était partie.

C'était à ce moment que les soldats effrayés par l'attaque étrange dont ils étaient menacés, avaient fait prévenir le général de ce qui se passait et réclamé sa présence.

Le général s'était précipité au dehors et avait donné les ordres qui lui avaient semblé les plus urgents.

Il se préparait à sortir du palais et à se rendre dans la redoute, lorsque Sebastian, son serviteur de confiance, était accouru en toute hâte et lui avait dit quelques mots à voix basse.

Le général avait pâli, un tressaillement nerveux avait secoué son corps.

— Ne bougez pas sans mon ordre, j'y reviens, avait-il dit à la hâte.

Et il s'était élancé dans l'escalier, laissant ses soldats et ses officiers stupéfaits de cette conduite bizarre.

Arrivé à la porte de son cabinet, il était pendant un moment resté spectateur silencieux de ce qui se passait, puis tout à coup il s'était écrié:

— Pas encore!

Et avait pénétré d'un pas de statue dans l'intérieur de la pièce:

— Ah! s'écria-t-il en s'armant de ses revolvers, parce que un misérable traître m'a trahi, vous vous croyez les maîtres; à vous d'abord, madame, et il leva son revolver et lâcha la détente.

Le coup partit, mais don Estevan s'était jeté en avant pour préserver dona Angela, la balle lui laboura le crâne et le fit chanceler.

Au même instant le général tomba à la renverse à demi étranglé.

En un instant il fut, malgré sa résistance, désarmé et garotté solidement.

Cuchillo lui avait lancé sa ceata sur les épaules.

Don Estevan s'était affaissé sur le divan, il avait perdu connaissance.

— Ah! c'est pour moi qu'il a été tué, s'écria dona Angela avec douleur, il a sacrifié sa vie pour me sauver! mon Dieu!

Et elle tomba agenouillée et sanglotante près du divan.

— Ce n'est rien, senorita, dit Sidi Muley, qui avait visité la blessure, dans cinq minutes il n'y paraîtra plus; la balle a rasé le crâne sans pénétrer à l'intérieur; ce n'est rien, vous dis-je. Eh! faites donc taire ce braillard.

En effet, le général poussait des hurlements frénétiques; on lui mit un bâillon.

— Mon Dieu! mon Dieu! sanglotait dona Angela.

— Mais quand je vous dis qu'il est sauvé, senorita! répétait Sidi Muley, voyez, il rouvre les yeux!

— Ah! c'est vrai! s'écria-t-elle avec joie.

Don Estevan avait ouvert les yeux, il regardait autour de lui comme un homme qui s'éveille d'un profond sommeil, son premier regard tomba sur dona Angela, qui fixait sur lui ses yeux avec anxiété, il sourit doucement.

— Merci, dit-il, merci pour cet intérêt que vous me témoignez, senorita, ce n'est rien! je ne ressens plus la moindre douleur.

— Bien vrai? dit-elle avec une voix mélodieuse et un accent presque enfantin.

— Oui, répondit-il avec une passion contenue mais un regard ardent; ce n'est pas de ma blessure que je souffre.

— Vous souffrez donc? demanda-t-elle naïvement.

— Oui, dit-il avec un accent profond, au cœur !

La jeune fille rougit et baissa les yeux sous le regard étincelant du jeune homme.

Tout à coup celui-ci bondit sur ses pieds, et l'enleva dans ses bras et la serrant sur sa poitrine :

— L'ennemi ! cria-t-il.

On entendait un bruit de pas pressés dans l'escalier.

Les Cortacaminos s'embusquèrent aux portes prêts à faire feu.

Le jeune homme s'élança vers la porte secrète.

— Mon Dieu ! que faites-vous ? s'écria la jeune fille épouvantée.

— Je vous sauverai au prix de mon honneur s'il le faut, car je vous aime ! s'écria-t-il d'une voix stridente.

— Ah ! s'écria la jeune fille, et laissant tomber sa tête languissante sur l'épaule du jeune homme : Sauvez-moi, cher Estevan, murmura-t-elle, la mort me serait cruelle maintenant.

Le jeune homme poussa un rugissement de joie et s'élança dans l'escalier.

Mais il recula aussitôt et rentra dans le cabinet.

Camacho et dona Mercedes arrivaient suivis des Cortacaminos.

— Victoire ! s'écria le jeune homme.

Et confiant la jeune fille à dona Mercedes :

— La voici, elle est sauvée ! dit-il avec une joie délirante ; partez, emmenez-la ! !

Il se mit alors à la tête de ses compagnons, et, laissant quinze hommes pour garder le général, il quitta le cabinet.

Au moment où il sortit sur le corridor, il aperçut les soldats escaladant, en courant, les dernières marches de l'escalier.

— En avant, compagnons ! s'écria-t-il, feu sur les traîtres.

Une décharge éclata.

Plusieurs soldats tombèrent.

Ils firent feu à leur tour.

Puis un combat terrible s'engagea à l'arme blanche.

— Rendez-vous ! criait don Estevan d'une voix forte, rendez-vous ! le général de Tordesillas est prisonnier.

Les soldats furent culbutés et rejetés sur le zaguan.

Au dehors on entendait un bruit formidable, le canon et la fusillade éclataient sans interruption avec une rage inouïe.

Tout à coup de grands cris de victoire se fit entendre, et une décharge épouvantable de mitraille, d'obus et de boulets balaya la grande barricade et crépita sur les murailles du palais.

Les fuyards accoururent, meurtris, saignants, blessés, sans armes la plupart et criant :

— Sauve qui peut !

La redoute était prise, par suite la grande barricade n'était plus tenable.

D'un moment à l'autre les vainqueurs pouvaient arriver, chassant devant eux, comme un troupeau de moutons, les soldats démoralisés et le général de Tordesillas.

Au moment où don Estevan donnait l'ordre à ses compagnons de recommencer le combat, interrompu pendant un instant, un officier supérieur attachant son mouchoir à la pointe de son épée, cria :

— Nous nous rendons !

Et les soldats jetèrent leurs armes en criant :

— Oui ! oui ! nous nous rendons ! vive le général B...

Don Estevan remit son épée au fourreau, descendit l'escalier et se présentant aux soldats :

— C'est bien, dit-il, vous n'êtes pas des traîtres, mais des hommes égarés ! vous rentrez dans le devoir, tout est oublié, gardez vos armes ! vous saurez par votre conduite faire oublier une révolte dont vous n'êtes pas coupables ! je ne veux pas vous connaître pour ne pas vous punir, suivez-moi !

Ce fut alors des cris délirants de joie et d'enthousiasme, il n'y avait plus ni vainqueurs ni vaincus ; tant la joie était générale.

La fumée s'était levée, la place apparaissait dans toute son étendue.

Les vainqueurs de la redoute préparaient une dernière et décisive attaque sur le palais, lorsque tout à coup on vit apparaître don Estevan au sommet de la grande barricade, élevant un drapeau blanc et orient :

— Victoire !

En même temps que tous les soldats groupés dans le meilleur ordre autour de lui répétaient :

— Victoire ! vive le général B... en brandissant leurs armes qui étincelaient au soleil.

La bataille était gagnée, grâce aux Cortacaminos, dont l'audace et l'indomptable courage avaient amené le triomphe de la bonne cause, en rétablissant le gouvernement légitime, si odieusement renversé par le général de Tordesillas.

Un quart d'heure plus tard, à la tête d'un brillant état-major, le général B... faisait son entrée dans le palais aux cris d'enthousiasme de la foule, qui comme toujours acclamait frénétiquement le vainqueur, que sans doute elle aurait hué, s'il n'avait pas réussi.

Pendant que ces événements s'accomplissaient devant le palais, d'autres tout aussi graves avaient lieu à l'intérieur, dans le cabinet du général de Tordesillas.

Depuis qu'il était tombé entre les mains de ses ennemis, le général n'avait pas dit un mot, pas fait un mouvement ; on l'avait placé assis dans un fauteuil, où il était demeuré dans une immobilité complète : les traits livides, les yeux égarés, les lèvres crispées et tordues par un rictus hideux.

Quelles étaient les pensées qui grondaient dans ce cœur gonflé de fiel et de haine, en songeant au naufrago subit et irrémédiable de tous ses projets de grandeur et de vengeance ? À quoi rêvait cette nature indomptable et féroce, vaincue par la fatalité, mais se révoltant intérieurement contre sa défaite, que peut-être il espérait encore changer en victoire ?

Les quelques hommes laissés à sa garde, le voyant solidement garrotté, causaient entre eux des événements qui s'accomplissaient en ce moment, en ne lui accordant qu'une attention distraite.

Un seul de ces hommes ne le perdait pas de vue ; et fixait sur lui un regard d'une expression étrange, sans se laisser détourner de cette singulière contemplation, ni par les bruits de la bataille, ni par les cris de victoire. Cet homme était Oregano.

Sans doute pour surveiller son ennemi, il s'était placé dans l'angle le plus sombre de la pièce et blotti comme un jaguar aux aguets derrière le corps de la bibliothèque déplacé, par l'ouverture de la porte secrète, il veillait la main sur ces armes.

Tout à coup un pas étouffé se fit entendre dans le salon précédant le cabinet de travail ; une porte tourna lentement et sans bruit sur ses gonds, et une tête passa par l'entre-bâillement : l'Indien dont l'ouïe subtile saisissait les sons même les plus légers, changea pour une seconde la direction de son regard ; il reconnut alors dans l'homme qui regardait par l'entre-bâillement de la

porte Sebastian, le serviteur de confiance, et le soul véritablement dévoué, du général de Tordesillas.

Oregano sourit, comme un tigre se poulèche, en fermant à demi les yeux, et redoublant d'attention.

L'Indien comprit que quelque scène intéressante allait se passer entre ces deux hommes ; il attendit immobile.

Lorsque Sebastian se fut assuré que les Cortacaminos commis à la garde du prisonnier s'étaient groupés à la porte du corridor écoutant et commentant les bruits du dehors, et que les deux dames assises sur le divan à l'autre extrémité de la pièce, absorbées complètement par l'intérêt de leur conversation intime ne donnaient aucune attention à ce qui se passait autour d'elles, il entra vivement dans le cabinet et s'approcha du général devant lequel il s'arrêta.

En apercevant Sebastian, les traits convulsés du général se détendirent et sa physionomie prit presque subitement une expression de douceur et de joie étrange.

— Toi ? murmura-t-il, peux-tu me sauver ?

— Jo viens pour cela, répondit-il à voix basse.

— Comment ?

— Votre fortune est en sûreté, deux chevaux nous attendent, hâtez-vous.

— Ces liens ? fit-il en montrant la reata qui le garrottait.

— Attendez !

Sebastian sortit un long couteau de sa faja et commença à couper la reata.

— Où attendent les chevaux, demanda le général.

— A la porte secrète du jardin zoologique.

— C'est bien, va en avant, on pourrait te reconnaître : laisse-moi un couteau, je finirai tout seul de couper mes liens maintenant que mes bras sont libres.

— Ne tardez pas, dit Sebastian en lui remettant le couteau, un retard d'une minute peut tout perdre.

— Dans quelques secondes, je t'aurai rejoint, va.

Sebastian ne savait qu'obéir, il jeta un regard autour de lui, et croyant n'avoir pas été remarqué, il fit un bond en arrière et sortit par où il était entré.

Oregano ne s'occupa pas plus de lui ; toute son attention se concentra sur le général.

Celui-ci s'occupait avec une ardeur fébrile à trancher les derniers tours de la reata, en murmurant à voix basse, mais cependant assez haut pour être entendu de l'Indien qui s'était doucement rapproché de lui par derrière :

— Libre ! je vais être libre !... elles sont là toutes deux..... toutes deux..... belle vengeance !..... et la liberté ! oh !

L'Indien placé derrière le général s'épuisait à faire des signes aux deux dames ; celles-ci ne les remarquaient pas.

Cependant, par hasard, à un certain moment, le regard de dona Mercedes croisa machinalement celui de l'Indien, elle vit dans ce regard une telle expression d'angoisse que ses yeux se tournèrent aussitôt vers le général.

Celui-ci venait de trancher le dernier tour de la reata et s'était dressé tout droit le couteau à la main ; un sourire de démon crispait ses lèvres pâles, ses yeux lançaient des éclairs furtifs.

— Ah ! s'écria-t-il avec un rugissement de tigre, je savais bien que Satan me viendrait en aide ! oui, essayez de m'échapper !... il est trop tard ! ajouta-t-il avec un ricanement de damné.

Dona Mercedes, au comble de l'épouvante, avait saisi dona Angela effarée, et l'entraînait vers la porte la plus proche.

— Trop tard !... trop tard !... répétait le général.

Il s'élança l'arme haute.

— Oui, trop tard ! s'écria Oregano en lui barrant le passage.

— Ah ! fit le général à toi d'abord !

Les deux couteaux s'abattirent avec la rapidité de la foudre.

Les deux hommes avaient frappé en même temps.

Le général poussa un cri rauque et chancela.

— Ah ! démon, tu m'as tué, mais jo t'ai tué aussi ! fit-il avec rage.

— Attends ! répondit Oregano en le saisissant à la gorge.

Les deux hommes tombèrent sur le sol entrelacés comme deux serpents, et se frappant réciproquement en poussant des interpellations sourdes.

Les Cortacaminos étaient accourus.

Mais les deux ennemis se roulaient sur le plancher si étroitement liés l'un l'autre qu'il était impossible d'essayer de les séparer.

Les deux dames s'étaient réfugiées dans le salon attendant au cabinet et gisaient évanouies sur un canapé.

Alors il se passa une scène horrible que la plume se refuse presque à retracer.

Le général devenu fou furieux frappait son ennemi sans relâche, mais au hasard, il n'en était pas de même de l'Indien revenu à toute la férocité de sa race.

Sa main gauche toujours crispée à la gorge de son ennemi, il lui trancha la langue d'un seul coup et la jeta loin de lui en criant :

— Aux chiens ! la langue menteuse, aux chiens !

Puis il lui fit sauter un œil, puis l'autre en grondant et rugissant comme un fauve et se grisant aux cris horribles et inarticulés du misérable qu'il torturait.

— Ah ! fit-il, ne meurs pas encore, chien ; dix minutes, laisse-moi dix minutes !

Il le saisit alors par les cheveux, et d'un seul coup il lui enleva la chevelure.

Il se dressa alors debout, horrible, hideux, mais triomphant, et brandissant d'un air de défi la chevelure ensanglantée du misérable, il poussa l'effroyable cri de guerre des Peaux-Rouges.

Tout à coup il chancela, ses yeux roulèrent avec égarement dans leur orbite.

— Wacondah !... Wacondah ! merci !... je suis vengé ! cria-t-il d'une voix qui n'avait plus rien d'humain. Je suis vengé ; maintenant je vais rejoindre les guerriers de ma race dans les prairies bienheureuses !... Merci !... Wacondah !

Il poussa un dernier cri de triomphe, demeura un instant immobile, puis tout à coup il tomba à la renverse sans essayer de se retenir.

Avant de toucher le sol il était mort.

Le général endura d'horribles souffrances pendant plusieurs heures encore, et n'expira qu'au coucher du soleil.

.....
.....
.....

Les Mexicains sont tellement accoutumés aux pronunciamientos et aux changements de gouvernement qui en sont les suites que chez eux tout se passe en famille ; deux ou trois jours après le combat, lorsque les barricades sont détruites et les morts enterrés, les boutiques se rouvrent, le commerce reprend, et la vie

habituelle recommença comme si rien ne s'était passé que de très ordinaire.

Le fait est qu'après quatre cents révolutions, plus ou moins, dans un laps de temps de moins de soixante ans, les Mexicains doivent être plus que blasés sur les émeutes et les coups d'État.

Rendons cette justice au général B... de constater que dès que la victoire lui assurée et qu'il se retrouva carrément rétabli dans son poste de président de la république, il n'oublia pas ceux auxquels il devait ce succès inespéré, et s'occupa activement à leur prouver sa reconnaissance.

La victoire était due surtout aux « Cortacaminos », ils s'étaient complètement réhabilités aux yeux de tous par leur courage et leur dévouement à la bonne cause.

Don Estevan fut nommé gouverneur de l'État de Sonora ; don Jose fut élevé au poste de chargé d'affaires de la République mexicaine en France ; don Andrés Bravo, colonel et aide de camp du général B... ; tous les officiers secondaires de la cuadrilla reçurent un brevet de capitaine et mille piastres pour leur équipement.

Bref, la cuadrilla fut dissoute à la satisfaction entière de tous ceux qui en avaient fait partie à un titre quelconque.

Quant à don Pedro de Luna, il fut réhabilité, nommé général et gouverneur militaire de l'État de Mexico ; tous ses biens dont la plus grande partie avait passé dans les mains du général de Tordesillas, lui furent rendus ; si bien qu'il se trouva posséder une des plus grandes fortunes du Mexique, ce qui n'est pas peu dire.

Le premier soin de don Pedro fut d'attacher à sa personne, en qualité d'aides de camp, les capitaines Sidi Muley et Aramburi dont il avait reçu tant de preuves de dévouement.

Trois mois après les événements que nous avons racontés, don Estevan de Sandoval épousa, dans la Cathédrale de Mexico, dona Angela de Luna y Sandoval.

Le général B... et toute la haute société mexicaine assistèrent à ce mariage.

Le jour même les nouveaux époux partirent pour l'Arizona où ils allaient passer leur lune de miel dans cette mystérieuse cité Atzèque, que les rôdeurs yankees n'ont encore pu découvrir et qui, nous l'espérons, échappera longtemps encore à toutes leurs recherches.

Quant à don Fabian de Salazar, le dernier coup de feu tiré dans la bataille lui avait été fatal, il avait été tué raide ; ce qui fut un bonheur pour lui, puisqu'il ne vit pas le mariage avec un autre de dona Angela qu'il aimait en secret.

Diamant, le brave et dévoué molosse, est toujours chéri de son maître et de tous ceux qui le connaissent, ou qui ont entendu parler de ses hauts faits, et le nombre en est grand.

Un mot maintenant pour finir cette histoire est vraie, si étrange et si incroyable quelle paraisse au premier abord ; la plupart des personnages mis en scène par nous existent encore.

C'est un singulier pays, on en conviendra, que celui où de pareilles choses sont possibles, c'est cette singularité même qui nous a engagé à faire ce récit si extraordinairement excentrique ; seulement, nous avons changé les noms et les dates, tout le reste est d'une irréprochable authenticité.

FIN

Les éditeurs sont en mesure de fournir tous les numéros parus depuis le 1^{er} Janvier et même la file complète (brochée) de l'année dernière aux conditions ordinaires. Voyez les conditions d'abonnements.

LE TESTAMENT SANGlant

DEUXIÈME PARTIE

IV

LE DRAME.

Devant lui, Drouet, l'œil ardent, le geste accusateur, lui montrait le groupe des voyageurs qui se tenaient pressés les uns contre les autres essayant de dissimuler leur trouble.

Derrière les personnes royales, M. de Varni et Elzéar, pour obéir à leurs maîtres, affectaient l'indifférence de domestiques de bonne maison, envuyés plutôt qu'effrayés ; au second plan, on voyait Dominique et Claude, à demi perdus dans la pénombre et mêlés aux gardes nationaux et aux habitants.

Sausso hésitait ; par un singulier hasard, aucun de ceux qui se trouvaient là ne connaissait le roi et la reine.

Une vague ressemblance avec l'effigie royale sur les pièces d'argent, une sourde méfiance excitée par les bizarres allures et le riche équipage de ces voyageurs, enfin ce pressentiment instinctif qui s'empare parfois des populations au contact de certains événements et de certains personnages, voilà ce qui remuait ces masses inquiètes.

— Prenez garde à ce que vous allez faire ! disait le roi sans s'abaisser à des dénégations inutiles ; voilà le passe-port de madame la baronne de Korff, il est en règle ; il est précis, la date est du 5 juin, et il est valable pour un mois.

L'hésitation de Sausso était de plus en plus visible ; une nouvelle lueur d'espoir se glissait dans l'âme des fugitifs.

— Et moi, je répète, citoyen procureur, s'écria Drouet avec une irrésistible énergie, que, si vous laissez repartir les personnes que vous avez en ce moment sous les yeux, vous commettrez un crime de lèse-majesté : je répète, et je jurerais au besoin devant Dieu et devant les hommes, que cette prétendue baronne de Korff est la reine Marie-Antoinette, et que ce prétendu valet de chambre est le roi Louis XVI.

Je ne vous dis pas que je le crois, je vous dis que j'en suis sûr ; je ne vous dis pas que j'en suis sûr, je vous dis que je le sais.

— Vous les connaissez donc ? demanda le procureur-syndic, dont l'incertitude se dissipait devant tant de résolution et d'assurance.

— Mieux que cela, répondit Drouet, dont le regard alla chercher l'apro regard de Claude.

— Mieux que cela ?

— Oui, les personnes royales m'ont été désignées à Sainte-Menehould par un homme de leur suite, et c'est ce qui m'amène ici.

A cette révélation si imprévue, un murmure d'étonnement et d'indignation courut dans toute la chambre.

(A CONTINUER)

INFORMATIONS

Notre nouveau feuilleton (LA FILLE DE MARGUERITE, par XAVIER DE MONTÉPIN), commencera Jeudi, le 12 courant.

Rien de plus beau que ce nouveau chef-d'œuvre littéraire, dont rien de semblable n'a encore été publié par aucun journal français du Canada. L'intrigue, très fortement nouée, allant sans cesse se compliquant, déroule sous les yeux du lecteur un dédale de péripéties variées à l'infini, des scènes de haine, de meurtres, d'amour, de dévouement, etc., etc., si intéressantes, si émouvantes, qu'il est impossible d'en abandonner la lecture après l'avoir commencée.